

Jean-Paul LE GUILLOU (traducteur), *Saint Yves de Tréguier, Enquête canonique sur la vie et les miracles d'Yves Hélyory de Kermartin qui fut instruite à Tréguier en l'an 1330*, Paris, L'Harmattan, 2015, 265 p.

Il y a vingt-sept ans, en 1989, le professeur Jean-Paul Le Guillou publiait, par les soins de l'imprimerie Henry à Tréguier, la traduction française de l'*Enquête qui fut faite à Tréguier*, « sur la vie, les mœurs et les miracles d'Yves Hélyory de Kermartin » en vue de sa canonisation, éditée dans sa version latine à Saint-Brieuc en 1887 sous la direction d'Arthur de La Borderie. On doit se réjouir du fait que, grâce aux éditions de L'Harmattan, ce texte soit désormais accessible à un large public. On ne peut aussi qu'approuver les options initiales du traducteur : dépouiller le texte latin de ses lourdeurs, supprimer les redites, sous-entendre les questions stéréotypées des enquêteurs et, dans la mesure du possible, faire parler les témoins au style direct. L'enquête sur la vie d'Yves Hélyory, qui renferme les dépositions de cinquante-deux témoins, l'emporte de très loin en intérêt sur l'enquête sur les miracles du saint, riche de 180 témoignages. Des prodiges accomplis *in vita et post mortem* par le recteur de Louannec, nous dirons simplement à la suite de Félicité de Lamennais : « Il y a des miracles quand on y croit ; ils disparaissent quand on n'y croit plus ». Les pèlerins reconnaissants ont déposé autour du tombeau du saint, dans la cathédrale de Tréguier, abondance d'ex-voto, dont vingt-sept bateaux en argent et au moins quatre-vingt-dix autres en cire.

Les dépositions concernant la vie d'Yves Hélyory sont tout à fait passionnantes. En deçà des clichés sur sa modestie, son humilité, sa sobriété et ses mortifications, on s'attachera seulement ici à la modernité du personnage en trois domaines au moins. En tant qu'official de Tréguier, il s'est montré aussi soucieux de paix que de justice. Il a d'abord cherché à obtenir un accord entre les parties avant de trancher. En cela, il s'inscrivait dans la ligne des campagnes de paix lancées par les frères mendiants en Italie et en Flandre pour y faire reculer la pratique de la vengeance privée. Ne se contentant pas du rôle d'arbitre ou de juge, il plaide, il défend la cause des pauvres, qui ne sont pas toujours des miséreux. Il est conscient du fait que chaque état de la société comporte ses indigents, d'où le soutien qu'il apporte à un chevalier désargenté, en procès avec la puissante abbaye cistercienne du Relecq (témoin 30).

À l'égard des pauvres, Yves Hélyory multiplie les gestes symboliques, comme d'illustres devanciers, dont Élisabeth de Hongrie et Louis IX : il leur lave les pieds, leur donne ses vêtements, mange avec eux, dort à même le sol, etc. Parfois cependant, ses charités revêtent une portée plus large (comme celles des deux souverains précités, qui y consacraient une part notable de leur budget), ainsi quand il crée une maison pour les pauvres à Kermartin et quand il y accueille pendant onze ans le jongleur Rivallon, sa femme et leurs quatre enfants (témoins 30 et 40). Pratiquant une bienfaisance éclairée, il se soucie d'apprendre à lire aux pauvres et aux orphelins qu'il « place aux écoles, acquittant le salaire des maîtres sur ses ressources personnelles » (témoin 38).

C'est surtout le prédicateur, capable d'user, selon les publics, du latin, du français ou du breton, qui participe pleinement du nouveau modèle de sainteté diffusé au XIII^e siècle sous l'impulsion des ordres mendiants. À peu près tous les témoins le disent : Yves de Kermartin prêchait à temps et à contretemps, à ses ouailles dans l'église de Louannec, sur les chemins, dans différents sanctuaires, dont les cathédrales de Tréguier et de Quimper, et aussi de façon très officielle aux côtés de son évêque pendant ses visites pastorales. Il prêchait trois à quatre fois par jour dans des églises distantes l'une de l'autre d'une lieue, qu'il rejoignait à pied. Vu la précision des témoignages, on pourrait dresser une carte, éloquent qu'elle soit incomplète, des lieux où il a porté la parole. Très soucieux de convertir ses contemporains, il dénonçait leurs péchés avec véhémence, en s'attaquant en particulier à la débauche et à l'usure. Visiblement influencé par les franciscains dont il avait suivi l'enseignement à Rennes, il parvenait à émouvoir ses auditeurs au point de les faire pleurer, et il versait lui-même d'abondantes larmes. Il prêchait avec charme et ferveur (témoin 43), ce qui inciterait à lui prêter des talents d'acteur. Il se mettait en oraison avant et après ses sermons, disent certains, alors que, pour d'autres, il lisait et méditait la Bible avant de prendre la parole, ce qui devait lui conférer un air inspiré (témoins 44 et 17, entre autres). Là résidait sans doute la clef du succès du recteur trégorrois, qui aurait attiré vingt à trente fois plus d'auditeurs que ses confrères en religion, fussent-ils évêques (témoin 17). Modeste, il s'effaçait toutefois devant les frères mendiants de passage, au grand déplaisir des fidèles. Sans appartenir à la cohorte des disciples de saint Dominique et de saint François, il s'est placé au premier rang des porteurs de la « nouvelle parole » chère à Jacques Le Goff. Autant et peut-être plus que bien d'autres, il a contribué à « insérer l'Évangile dans la conjoncture », selon la belle expression de Marie-Dominique Chenu, théologien très en vogue dans les années 1950. On ne saurait omettre de souligner ce trait, tant il est d'usage de taxer la Bretagne d'archaïsme, au Moyen Âge comme en d'autres périodes.

Hervé MARTIN

Thierry LASSABATÈRE, *Du Guesclin. Vie et fabrique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015, 543 p.

En France, parmi les figures de la guerre de Cent Ans d'origine plutôt modeste, seule Jeanne d'Arc a intéressé plus d'historiens, d'écrivains et même d'artistes à travers les siècles que Bertrand du Guesclin, connétable de France de 1370 à 1380 ; elle seule a séduit un public plus large et suscité un vaste éventail de sentiments. De son vivant, Du Guesclin était déjà devenu une figure légendaire ; vers 1373, son contemporain le poète Eustache Deschamps le qualifiait de dixième preux et le rangeait aux côtés des grands héros de l'Antiquité classique et juive et du haut Moyen Âge, tels qu'Alexandre le Grand, le roi Arthur ou Charlemagne. Grâce à l'œuvre d'un trouvère picard, Cuvelier, dans